

Le transport fluvial porte le plein-emploi

Le secteur, qui compte aujourd'hui 4 000 professionnels en France, est en constante évolution. Le taux d'embauche au terme des formations frôle les 100 %.

En BREF

Plaine vallée (95)

propose demain un atelier d'étude des différents statuts juridiques et leurs spécificités. De 9 heures à midi, 23, avenue Kellermann à Soisy-sous-Montmorency. Inscriptions au 0 800 103 083.

Se former au métier

d'installateur de réseaux câblé de communication, c'est ce que propose à partir du 16 décembre l'École de la 2^e Chance (E2C) à Chelles (77). Une formation gratuite et rémunérée pour les 18-25 ans sans diplôme du nord de la Seine-et-Marne et de Seine-Saint-Denis. Informations et inscriptions jusqu'au 16 décembre prochain au 01.85.42.01.02.

L'usine Renault de

Choisy-le-Roi (94) propose demain de 9 h 30 à midi, aux femmes de plus de 18 ans et aux professionnels de l'insertion une visite pour les sensibiliser aux métiers manuels. Renseignements au 01.48.92.49.00.



Pontoise (Val-d'Oise). Une péniche sur l'Oise. De plus en plus d'entreprises se tournent vers le fluvial pour le côté green.

PAR SÉBASTIEN BIRDEN

LE CHÔMAGE, dans le transport fluvial, on ne connaît pas. Le constat est clair et l'ensemble de la profession s'accorde en une phrase : « Quand on ne trouve pas de travail dans le secteur, c'est qu'on n'en veut pas ». Avec ses 4 000 travailleurs en France, la branche est certes loin de détrôner le ferroviaire et à plus forte raison encore le routier en matière de fret. Mais après la crise des années 1980 qui avait laissé le secteur presque à l'agonie, le fleuve semble à nouveau attirer, les bateaux embauchent et naviguent aujourd'hui à plein. Le secteur compte 1 200 entreprises.

Surtout, « il y a de la place », comme l'indique la toute jeune entité Entreprises fluviales de France (EF2F), qui regroupe depuis début novembre l'ensemble des professionnels, à savoir artisans bateliers et industriels. « On pourrait accueillir quatre fois plus de ba-

teaux, indique ainsi une représentante. De plus en plus d'entreprises se tournent vers le fluvial pour le côté green. »

C'est le cas par exemple de Franprix, qui fait approvisionner ses 300 magasins parisiens par la Seine depuis quelques années. D'autres grandes enseignes s'y mettent, comme le géant du mobilier suédois Ikea avec son bateau logistique au départ du port de Gennevilliers (Hauts-de-Seine). Mais il y a encore du chemin à faire « et des mentalités à faire évoluer », explique l'organisme. En nombre de professionnels, les choses avancent piano, compte tenu de la relative confidentialité de la profession. Mais les perspectives d'évolution – « on peut devenir rapidement son propre patron » – le mode de vie quelque peu atypique et l'évolution des différents métiers du fluvial commencent à attirer un nouveau public.

Des gens venus « de la terre », comme on le dit dans le milieu, qui se réorientent ou souhaitent simplement changer de vie. Or à cela, le développement des croisières fluviales n'y est pas étranger.

« On a longtemps été sur le fleuve de père en fils mais les choses changent et beaucoup de jeunes commencent aujourd'hui par le transport de passagers », confirme EF2F. Et l'activité est en plein boom, avec des compagnies étran-

1 200

C'est le nombre d'entreprises actuellement en activité dans le secteur en France. Lequel représente un chiffre d'affaires cumulé de 1 milliard d'euros. En 20 ans, le trafic a augmenté de 40 % et la productivité a été multipliée par trois.

gères qui ont depuis quelques années exploité le filon. « La croisière fluviale se développe tandis que la croisière maritime stagne, remarque-t-on chez Entreprises fluviales de France. Certains jeunes restent, d'autres vont chez les armateurs ou créent leur entreprise de batellerie artisanale.

Un « métier complet »

Pour se lancer, il faut commencer par déboursier. Achat d'un bateau n'est évidemment pas un geste anodin. Comptez ainsi 100 000 € pour une petite péniche d'occasion à... 4 M€ pour les plus grands bateaux. « Il faut évidemment savoir convaincre les banques, précise-t-on chez EF2F. Mais il y a des marges à faire et moyen de bien gagner sa vie. C'est comme dans toute entreprise, tout dépend de la cadence de travail. C'est un métier complet. On s'occupe à la fois du pilotage, de la gestion, de la mainten-

ce. » Pascal Rottiers, la cinquantaine, s'est lancé lui, il y a douze ans, après vingt années dans l'informatique puis dans l'immobilier. « J'avais envie de changement. La crise la quarantaine peut-être. Je voulais construire quelque chose », raconte-t-il. Après s'être formé durant deux ans, il achète son premier bateau pour 500 000 €.

« J'en avais 80 en poche », s'amuse-t-il. Suite à des débuts délicats, l'entreprise décolle finalement au bout de deux ans. Il y a un an, l'artisan a acquis son deuxième bateau. Il embauche aujourd'hui cinq salariés « avec un excédent brut de 8 à 12 % ». Le professionnel l'assure : « on peut réussir à bien gagner sa vie ». Un membre d'équipage touche en début de carrière un salaire de l'ordre de 1 400 € par mois quand un capitaine peut voir ses émoluments varier de 3 000 € à 4 000 €.

« Attention tout de même, prévient le batelier. Ce métier est un sacerdoce. Ce n'est pas un long fleuve tranquille. Avoir une vie itinérante n'est pas évident. Certains déchantent ». Mais lui aussi l'affirme, l'activité est assurée « pour ceux qui en veulent ». Et les perspectives plutôt dégagées, grâce notamment au Grand Paris et aux Jeux olympiques de 2024. « Quand le bâtiment va, le transport fluvial va », conclut-il.

LE TÉMOIN

« Je veux devenir artisan »

Le centre de formation des apprentis de la navigation fluviale (CFANI) du Tremblay-sur-Mauldre (Yvelines) accueille chaque année 60 à 80 apprentis de 15 à 25 ans en alternance. En plus du CAP, on y passe maintenant un bac professionnel, « le diplôme le plus qualifiant et le plus professionnalisant possible », précise l'administration. Laquelle qui dit avoir vu « immédiatement » les effets de l'instauration de ce cursus. « Certains jeunes n'étaient pas partis pour le bac mais poursuivent quand même car aujourd'hui, c'est devenu la norme. On voit aussi arriver des gens déjà diplômés qui se sont trompés d'orientation. » Corentin, 19 ans, fréquente le CFANI depuis un an et demi. Elève en 1^{er} le jeune originaire de Ribécourt-Dreslincourt (Oise), qui se dit « 100 % de la terre », était parti pour passer un bac pro mécanique quand il a pris connaissance du métier de son beau-frère grâce à un stage de découverte. Sa vocation était trouvée. « Ce qui me plaît le plus, c'est le fait de voyager tout le temps », reconnaît-il. La moitié du temps, il travaille pour la CFT, le plus gros armateur français. « L'alternance m'aide à me sentir à l'aise », assure Corentin qui n'y « connaissait absolument rien » il y a encore deux ans. Au CFANI, il se dit « parfaitement préparé à tous les aspects du métier ». Et notamment « à la création d'entreprise ». « Je sais que j'aurais du boulot et que le salaire suivra, poursuit-il. Je compte rester un peu dans la société, mais à terme, je veux devenir artisan, créer ma boîte. Et devenir mon propre patron. Disons quatre ou cinq après le bac ».

“
Attention tout de même, ce métier n'est pas un long fleuve tranquille
PASCAL ROTTIERS, BATELIER



Le Tremblay-sur-Mauldre (Yvelines). Corentin espère créer son entreprise en quatre ou cinq ans.